

Entretien avec Jacques
Tourtaux auteur du livre
«souvenirs d'un appelé
anticolonialiste»

P 12

GUERRRE D'ALGÉRIE

Ces Français qui ont dit

Ils ont rejoint le front
pour la libération de
l'Algérie

P 22

Un témoin du rejet de
la guerre d'Algérie :
les manifestations de
rappelés en 1956.

P 5

NON !

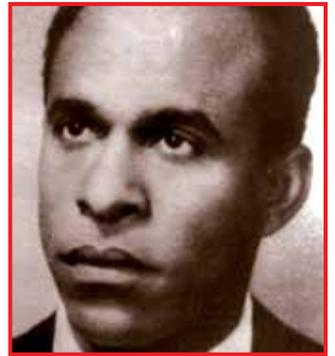
ZOOM sur AKBOU
EN KABYLIE ET AIT AIDEL...

Sommaire

Éditorial

Un devoir de Mémoire p 4

*“Chaque génération
doit dans une
relative opacité,
découvrir*



*sa mission, la remplir
ou la trahir”*

Franz Fanon

Dossier

Un témoin du rejet de la guerre d'Algérie : les manifestations de rappelés en 1956 p 5

Entretien avec Jacques Tourtaux auteur du livre «souvenirs d'un appelé anticolonialiste p 12

Les mineurs Algériens des Cévennes (France) dans le combat héroïque pour l'indépendance, 1954-1962 p 14

Zoom

Ils ont rejoint le front pour la libération de l'Algérie p 22

Francis Jeanson et l'engagement dans la guerre d'Algérie *“Une autre idée de la France”* p 25

La femme algérienne vue par Renaissance algérienne p 28

Clap

La bataille d'Iamourene (Ighram) de juin 1958 p 30

Les effets de la crise de 1956 sur la guerre d'Algérie p 35

Les Ait Aidel, ou la tribu qui a marqué l'histoire de Bejaia dans ses différentes facettes p 47

Document

Monographie d'Akbou p 58

Directeur de Publication
Hocine Smaâli
Secrétariat de Rédaction
Abdelkader Ait Sadi
Coordination technique
Mohand Amokrane Aggoun
Rachid Ait Bessai

Ont collaboré à ce numéro :
Bernard Deschamps, Daho Djerbal
Djamil Aissani, Djoudi Attoumi
Gilbert Minier, Jacques Tourtaux
Jean Asselmeyer, Jean-Charles Jauffret
Judith Scheele, Mohamed Bedreddine
Olivier Jeanson

**Revue éditée par l'association
MED-ACTION pour la Jeunesse
et la Citoyenneté**

Agrément N° 218/08 Centre Culturel d'Akbou
B.P N° 30 Akbou – HOPITAL (06001)

Tél./Fax: (034) 35-75-43

Site Web : www.med-action.org

E-mail : contact@med-action.org

Conception & Réalisation



Agence de Communication
et d'Édition - APEC

Gérant : Hamid RABAHI

Tél./Fax: 213 (0) 21 23 49 59

Mobile: (05) 55 03 92 23

58, Rue Fernane Hanafi,
Bt. H1, N°55, Kouba, Alger.

Les documents, photographies, manuscrits ou autres reçus ou remis à notre rédaction impliquent l'accord de l'auteur pour libre publication et ne peuvent faire l'objet d'aucune réclamation.

La reproduction de tout article est interdite sauf accord écrit de la rédaction.

Akbou en Kabylie, par Auguste Sabatier (1882)

Présentation de Djamil AÏSSANI (Béjaia) et Judith SCHEELE (Oxford)

La monographie d'un village ou d'une commune, rédigée par son instituteur, est un genre répandu en France depuis la deuxième moitié du dix-neuvième siècle¹. Souvent pleine de détails minutieusement collectionnés que l'on ne trouve nulle part ailleurs, ces monographies constituent des documents précieux pour mieux connaître l'histoire locale. Ceci est particulièrement vrai quand il s'agit de lieux qui ont longtemps évolué en marge de l'historiographie classique, comme c'est le cas d'Akbou. Certes, cette région a produit à travers les siècles des institutions scientifiques de référence dont les collections de manuscrits attendent toujours d'être localisées et explorées par des chercheurs avisés. Cependant, des documents descriptifs du genre d'«*Akbou en Kabylie*» restent rares. Malgré sa première édition en 1885 à Marseille, la Monographie d'Akbou est restée longtemps inaccessible aux chercheurs². Il est donc indispensable de la rendre disponible au public algérien et international.

Nous savons très peu de choses sur l'auteur de cette monographie. Au moment où il la rédigea, Auguste Sabatier venait d'arriver à Akbou. Il y était instituteur à l'école des garçons, qui comptait, comme

il l'écrit lui-même, 96 élèves. Nous ne savons pas s'il s'agissait surtout d'enfants de colons et de militaires, ou si l'école attirait aussi des élèves des montagnes environnantes. Nous ne savons pas non plus s'il enseignait aussi à l'école des filles, mais cela paraît peu probable. Il n'y a pas de doute sur le fait qu'il était bien intégré dans la ville : rapidement, il apparaît dans les archives locales comme témoin dans un nombre de transactions, notamment des mariages³.

Or, ces documents ne concernent que des résidents d'origine française ou européenne. Son milieu restait donc essentiellement colonial. Et pour cause : à l'époque, comme il le dit lui-même, Akbou comptait une population de 749 Européens et de 318 «*indigènes naturalisés français*». Si c'est peu par rapport aux 46.055 «*indigènes*» qu'il évoque plus loin, sans donner ses sources, c'est assez pour constituer un petit milieu à part, avec ses règles, ses coutumes, ses amitiés et ses oppositions, ses scandales, ses tensions de classe, et ses espoirs d'un avenir meilleur. D'autant plus qu'il s'agit d'une société qui se veut pionnière : la fondation d'Akbou date de 1872, et Sabatier écrit au début des années 1880, donc à peine dix ans plus tard. On constate également que l'insurrection

de Tarehmanite - Rahmaniyya était encore bien gravée dans toutes les mémoires, à la fois comme un passé fondateur et comme - du point de vue des colons - une menace permanente d'un avenir incertain. Il est important de rappeler ici que la création d'Akbou se fit à la suite d'une décision du Gouverneur Général de l'Algérie, le vice-amiral De Gueydon, sur des terres expropriées aux «*tribus rebelles*», qui y perdaient jusqu'au cinquième de leurs terres, souvent les meilleures. On constate que Sabatier omet de souligner ce fait dans sa monographie, en particulier lorsqu'il se demande pourquoi les Kabyles délaissent les terres fertiles de la plaine⁴.

La fondation d'Akbou survient également un an seulement après la débâcle militaire que fut la guerre contre la Prusse, de l'autre côté de la Méditerranée, et qui résultait de la perte, pour la France, de l'Alsace et de la Lorraine. Une des motivations du Gouvernement général pour la création de plusieurs centres coloniaux dans la vallée de la Soummam et ses environs était d'ouvrir des terres de colonisation aux réfugiés qui refusaient d'accepter le «*joug allemand*» et qui voulaient tenter leur chance ailleurs.

¹ Pour un autre exemple de monographie de la Vallée de la Soummam, voir Auguste Veller, Monographie de la commune mixte de Sidi Aïch (1888), éd. Djamil Aïssani et Judith Scheele (Ibis Press, Paris, 2004).

² La monographie connut une première édition en 1885 à Marseille, sous le titre Akbou en Kabylie, chez Barlatier-Feissat, mais qui fut vite épuisée.

³ Voir les archives de la Daïra d'Akbou.

⁴ Pour la perte des terres suite à l'insurrection de 1871, voir Alain Mahé, Histoire de la Grande Kabylie, XIXe-XXe siècle (Paris, 2001). Pour l'impact de la conquête et des politiques économiques qui s'ensuivirent dans le Constantinois avoisinant, voir André Nouschi, Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête jusqu'en 1919 (Paris, 1961).

Il n'est donc pas un hasard que tous les repères géographiques de Sabatier se situent en France : il compare la vallée de la Soummam aux Vosges et au plateau de Langres, et sa densité de population à «certains départements français». Sabatier regrette dans son texte que le premier nom de la ville, à savoir Metz, ne lui soit pas resté. En effet, le groupe de colons qui arriva à Akbou était loin d'être une petite troupe d'agriculteurs nationalistes, disciplinés et expérimentés.

Il s'agissait plutôt d'un mélange de citadins pauvres et d'aventuriers sans aucune expérience agricole, et qui succombaient à une vitesse impressionnante à la faim et au climat ⁵. Les seuls qui s'en sortaient plus ou moins étaient les Italiens. Ceci se reflète, des décennies après, dans les noms des habitants «français» de la ville) ⁶. Néanmoins, ils étaient traités avec méfiance par les autorités coloniales.

C'est donc à cette petite société coloniale dans laquelle évolue Sabatier, et aux grands projets de colonisation agricole qui l'étayaient, qu'est consacrée sa monographie. En effet, cette monographie ne se tourne que très peu vers les montagnes, mais décrit plutôt les conditions de la plaine. Ainsi, quand Sabatier affirme qu'il n'y a pas d'hiver véritable dans la région, mais que le temps varie entre «une saison chaude» et «une saison mal déterminée», où quand il classe les mois de décembre à février comme «vraiment printaniers», on sent qu'il n'a jamais passé un hiver dans un village de montagne. De même, il est certes animé d'une volonté «civilisatrice» comme tous les instituteurs de l'époque, en France comme en Algérie, mais son action de pédagogue semble se

diriger plutôt vers les colons pauvres que vers les populations locales. Ici comme ailleurs, les parallèles entre la rhétorique vis-à-vis des classes populaires et des peuples colonisés sont pleinement visibles. De fait, Sabatier note avec espoir, vers la fin de la monographie : «*déjà les terres sont cultivées avec plus de soin autour des habitations, l'hygiène du colon laisse moins à désirer, les sujets, peu robustes ont disparu et ceux qui restent se sont acclimatés*». Il n'y a aucun doute que les quelques enfants kabyles qui fréquentaient sa classe n'étaient pas les seuls qui ne parlaient pas français à la maison, et qui marchaient nu-pieds. D'ailleurs, on constate que dans sa monographie, Sabatier ne s'intéresse que rarement aux pauvres de toute provenance, et vante surtout les quelques grandes fermes situées dans la vallée.

Ces dernières s'étaient très tôt orientées vers la production pour l'exportation. C'est le cas de l'exploitation d'Adolphe Puget, producteur d'huile d'olives de Marseille, qui gérait à l'époque un centre de production important à Ighzer Amokrane.

Bien que majoritaire, la population des montagnes environnantes ne figure donc qu'en arrière-plan. Moins que d'un manque de connaissance, cette omission décrit en elle-même un projet politique : ce qui importe dans la région, selon Sabatier, c'est l'avenir de la colonisation agricole de la plaine, colonisation qu'il pense nécessairement être l'œuvre des colons européens. Il décrit donc avec soin le village d'Akbou, celui de Tazmalt et de Seddouk, à cause de la population européenne qui y habite. Ce qui pourrait à

première vue sembler une omission impardonnable prend ainsi sa propre valeur : nous n'avons que très peu de documents qui donnent des chiffres exacts sur cette colonisation, et notamment des renseignements sur les conditions dans laquelle elle s'est déroulée. De même, vu que Sabatier parle ici d'une réalité qu'il connaît intimement, nous pouvons nous fier aux renseignements qu'il donne, plus, peut-être, que s'il décrivait le pays dans son entier. Il est d'ailleurs scrupuleux et ne cite que des renseignements qu'il a pu obtenir lui-même. Ainsi, quand il évoque le climat de la région, il cite uniquement des températures de l'année 1882 qu'il a pu obtenir lui-même, avec l'équipement rudimentaire dont il disposait.

Nous voyons donc, en filigrane, les personnes qui pour lui étaient importantes dans cette société coloniale qui venait de naître : les cadres, les administrateurs, le juge, le greffier, l'huissier, quelques hommes d'affaires et quelques grands fermiers. Les seuls Algériens de souche qui apparaissent sont ceux qui se sont «adaptés» aux exigences des colonisateurs (et qui par la même en ont profité à leur guise) : Ben Ali Chérif, dont la ferme, avec ses «20.000 oliviers», ses «35.000 figuiers» et ses «500 orangers» s'étend sur 1.200 ha. «C'est sans contredit la plus belle ferme de toute la contrée». Autrement, les populations locales y figurent surtout dans le sens plutôt «négatif». Pas aussi «assimilables» à «la grande famille française» qu'on a voulu le croire, dit Sabatier. Tant que les Kabyles sont trop influencés par leurs «marabouts», «l'heure de la fusion des races ne sera pas prête à sonner... fusion des races qui, seule, peut assurer sans conteste notre domination en Kabylie».

⁵ Pour une description d'un groupe qui a dû être comparable à celui qui arriva à Akbou en 1872, voir les mémoires d'Albert Camus, *Le premier homme* (Paris, 1994). Le gouvernement français a toujours eu de grande difficulté à convaincre des petits agriculteurs français de venir s'installer en Algérie : voir Charles-Robert Ageron, *L'Histoire de l'Algérie contemporaine* (Paris, 1979).

⁶ Voir les archives de la Daïra d'Akbou.

Paroles prophétiques, si l'on pense aux événements qui se dérouleront dans la région soixante-dix ans plus tard. Il est intéressant ici de s'interroger sur les raisons de ce point de vue. En effet, Auguste Sabatier n'évoque pas le rôle civilisationnel joué par les prestigieuses Zawiyya – Instituts de la région d'Akbou (Chellata, Taslent, Tamokra, Boudjellil, Amalou, Seddouk ou Fella, ...). Il ne fait que signaler le décès à 96 ans de Sidi Yahia ou Hamoudi, « patron » de la Zawiyya de Fréha (Béni Ourtilane), tout en décrivant le rôle « négatif » qu'il aurait joué (comprendre ici : « négatif pour la colonisation »). On constate ici que le décès de Yahia ou Hamoudi a considérablement marqué le Cercle d'Akbou et de la haute vallée de l'Oued Sahel, puisqu'il a également été signalé par l'instituteur G. Hénaut, auteur de la monographie de la commune mixte du Gergour (Manuscrit, 1988), alors que le Moubacher (Journal officiel de la colonisation) du 15 mars 1884 lui avait consacré toute une notice.

Auguste Sabatier donne néanmoins quelques renseignements utiles sur ces populations locales.

Si la majorité sont des « Kabyles ou Berbères, maîtres immémoriaux du sol », il évoque également des Arabes et des « noirs du Soudan ». On ignore s'il s'agit de descendants d'anciens esclaves turcs, dont quelques traces persistent toujours dans la Vallée de la Soummam, ou bien de Sahariens arrivés plus récemment, ou bien d'un mélange des deux ⁷. Le message est pourtant clair : Sabatier parle d'une grande diversité des populations, et même d'un « chaos ethnologique », donc d'une diversité qui est aujourd'hui peut-être trop facilement oubliée. Or,

nous savons avec précision que la Vallée de la Soummam a toujours constitué un axe de circulation important, lien entre Béjaïa (alors ouverte sur toute la Méditerranée), et les grands marchés du Sud, portes du Sahara. Sabatier donne quelques indications sur ces échanges, lorsqu'il évoque des habitants de la région – et non pas seulement des ressortissants des Ath Abbas – qui partent acheter des toisons de moutons sur les grands marchés du Sud, M'sila, Touggourt, Laghouat, Biskra, les donnent à leurs femmes pour qu'elles en tissent des burnous, qu'ils revendent ensuite, à bon prix, jusqu'au Maroc et en Tunisie. Il ne s'agit donc pas d'une économie limitée au local, mais bel et bien d'une économie basée sur des échanges régionaux, voire ce qu'aujourd'hui nous appellerions des échanges internationaux. Il en va de même de l'huile d'olive, dont une partie est clairement destinée à la vente ; et des céréales, souvent importés. Or, Sabatier voit la raison profonde de cette hétérogénéité des populations non pas dans le commerce et le colportage, mais dans la constitution politique de la région. Loin de tout pouvoir centralisé, et connues pour la résistance qu'elles ont toujours entretenue contre toute tentative de contrôle externe, les montagnes kabyles constituent pour lui « une sorte de citadelle » qui a « sans cesse offert un refuge assuré aux déserteurs de tous les pays ». En particulier, il cite le cas d'un déserteur français qu'il connaissait personnellement, qui s'était converti à l'Islam, et qui vivait dans la région depuis 45 ans.

Cette appréciation témoigne d'une réalité, certes, mais montre aussi la vision tout

à fait sélective que Sabatier entretenait avec l'histoire de la région. Ce qui compte pour lui, ce sont les traces romaines, qui sont très abondantes dans la région d'Akbou, et qui d'ailleurs restent relativement peu étudiées jusqu'à nos jours. Pour Sabatier, cela témoigne de deux choses : d'un côté, il parle de la prospérité des anciennes villes romaines de la région. Akbou serait situé sur les ruines de la ville d'Ausum, et des ruines romaines jalonnaient ce qui est depuis devenu une plaine « vierge »⁸. Il se base sur l'idée, bien établie à l'époque, que l'Afrique du Nord était le « grenier » de l'empire romain, et que tout ce qui est advenu depuis n'est que décadence⁹. Ainsi, il ne mentionne quasiment pas l'époque de la domination ottomane dans la région, qui, même si elle ne touchait que très peu la montagne, avait quand même un impact sur la vallée, notamment en termes militaires et agricoles. A titre d'exemple, Sabatier affirme que le nom du village de Tazmalt vient de « smala », ce qui signifie soit le camp d'un grand chef, soit une ferme cultivée par des soldats : c'est-à-dire des structures politico-militaires et économiques ottomanes, que l'on retrouve à travers le Maghreb, et notamment dans les plaines fertiles de la Kabylie (dans le Sebaou, par exemple)¹⁰.

Il en est de même de la Vallée de la Soummam : on constate des traces des bâtisses turques à Akbou, et des fermes dans la plaine gérée par des auxiliaires du pouvoir ottoman, telle l'azib de Ben Ali Chérif, qui existaient déjà avant la conquête française, et qui étaient toujours très liées à la présence d'un pouvoir autochtone.

⁷ Pour l'histoire de quelques unes de ces anciennes colonies d'esclaves en Grande Kabylie, voir Henri Aucapitaine, « Colonies noires de Kabylie », Revue Africaine 4 (1859).

⁸ Pour une revue (très incomplète) des traces romaines de la région, et une discussion sur le mausolée d'Akbou, voir Stéphane Gsell, Atlas archéologique de l'Algérie (Alger, 1911).

⁹ Pour l'exposition classique de ces idées, voir Émile Gautier, 1927. L'Islamisation de l'Afrique du Nord : les siècles obscurs du Maghreb (Paris, 1927). Des recherches plus récentes ont mis en doute le rôle de « grenier » joué par la région : voir par exemple Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The corrupting Sea* (Oxford, 2000).

¹⁰ J. N. Robin, « Notes sur l'organisation militaire et administrative des Turcs dans la Grande Kabylie », Revue Africaine 17 (1873), 132-40 et 196-207.

Il refuse donc de reconnaître que la conquête française s'inscrivait dans une histoire plus longue qui était loin d'être uniquement « occidentale » ? Rejet de toute parallèle entre un pouvoir musulman et celui installé par les Français ? Quoiqu'il en soit, Sabatier passe sous silence une période qui était certainement d'une grande importance, et dont la connaissance plus approfondie enrichirait considérablement l'historiographie de la région.

Ainsi, Auguste Sabatier établit des liens directs entre les nouveaux colons français et les « *maîtres du monde* », les conquérants Romains. En effet, il en parle uniquement comme des conquérants, ne les imaginant pas comme des autochtones locaux plus ou moins latinisés, ce qui serait pourtant plus proche des sources disponibles. Ainsi, il fait abstraction des siècles d'histoire intervenants, tout comme des échecs relativement cuisants des tentatives de colonisation agricole à grande échelle, à l'époque romaine tout comme au dix-neuvième siècle.

Il indique, certes, que la plaine est en grande partie insalubre, et que les quelques travailleurs qui s'y trouvaient « furent promptement décimés par les *maladies* », mais il n'y voit aucun inconvénient au travail de la terre, qui en lui-même créera des meilleures conditions – croyance magique s'il en faut. D'écologique, le problème devient donc culturel, et surmontable par le travail (des autres). Or, en passant, Sabatier parle d'une mesure encore plus efficace, et qui, plus que la colonisation agricole elle-même, a changé l'écologie de la région profondément, au point où aujourd'hui elle la menace : la plantation massive d'eucalyptus dans toute la région.

Cette dernière a en effet réussi à baisser le niveau d'eau et donc à assainir la plaine, ce qui fait qu'aujourd'hui la plupart de nouvelles habitations et des infrastructures de l'état s'y concentrent. Mais elle a aussi entraîné, en conjonction avec une hausse démographique considérable, des problèmes en alimentation d'eau qui se font sentir à travers la région, et qui, à l'avenir, poseront certainement des problèmes encore plus graves.

Ceci nous amène au dernier point d'intérêt souligné par Sabatier : l'hydrographie de la région. Là où d'autres monographies s'efforcent de décrire tout l'aspect géographique des communes qu'elles étudient, la monographie d'Akbou se concentre essentiellement sur l'eau, c'est-à-dire sur la Soummam et ses affluents, qu'elle nomme minutieusement. La raison en est évidente : En Méditerranée, c'est l'eau qui permet ou qui interdit l'agriculture, surtout l'agriculture à grande échelle. Or en Kabylie, l'eau ne manque pas. Mais la Soummam, dans le passé encore plus qu'aujourd'hui, était capricieuse, changeant souvent de lit, et était responsable d'inondations annuelles qui laissaient une bonne partie des terres couvertes d'une boue « *profonde, fétide et noirâtre* ». Dans l'ordre colonial dont Sabatier était un fervent défenseur, de telles caprices ne sauront être tolérées, d'autant plus qu'elles mettaient en danger non pas seulement la colonisation agricole de la vallée, mais aussi la construction d'un chemin de fer depuis le port de Béjaïa (voir l'article rédigé sur l'ingénieur – mathématicien Albert Ribaucour), projet qui pour Sabatier était synonyme de modernité et de prospérité de la région. Il fait donc une grande place aux ponts construits par le génie militaire et les travaux publics pour encadrer la Soummam, ponts qui seront d'ailleurs

périodiquement endommagés par les crûs de la rivière qui ne se laisse toujours pas dompter par l'homme. L'intérêt de la description hydrographique de la région n'en devient pas pour autant moindre, car elle permet à toute personne intéressée aujourd'hui de tracer les changements dans les cours d'eau, et notamment d'en mesurer la diminution.

Si Sabatier parle également d'élevage, des plantations d'olive, ..., ses principaux centres d'intérêt sont décrits ci-dessus. Il est étonnant de constater à quel point il s'est écarté du plan ordinaire des monographies d'instituteurs. Ce faisant, il nous fournit des renseignements inattendus, tout en montrant la ferveur colonisatrice de l'époque. Aujourd'hui, nous savons qu'il s'agissait de chimères. Si quelques fermes ont survécu dans la région jusqu'à l'indépendance, souvent en laissant des conflits fonciers qui s'enveniment toujours, la région d'Akbou ne devint jamais un grand centre de colonisation. Sabatier voyait en perspectives l'augmentation de la population européenne, au point d'en faire le chef-lieu d'un département – à une époque où l'Algérie toute entière n'en comptait que trois. Mais c'était compter sans la population locale, ou avec la réticence des colons. Si Sabatier avait réussi à évincer la plupart des Kabyles de sa monographie, ils étaient pourtant bel et bien présents dans les faits, et n'entendaient pas se faire spolier si facilement de leurs terres.

Mises en échec militairement, ils se mirent à racheter leurs terres là où ils purent, avec un succès tel que seules quelques grandes fermes persistaient dans la vallée. Même celles-ci furent constamment grignotées, jusqu'aux années 1920 et probablement même au-delà¹¹.

¹¹ Pour un exemple, voir Judith Scheele, *Village Matters. Knowledge, politics and community in Kabylia, Algeria* (Oxford : 2009), p. 154.

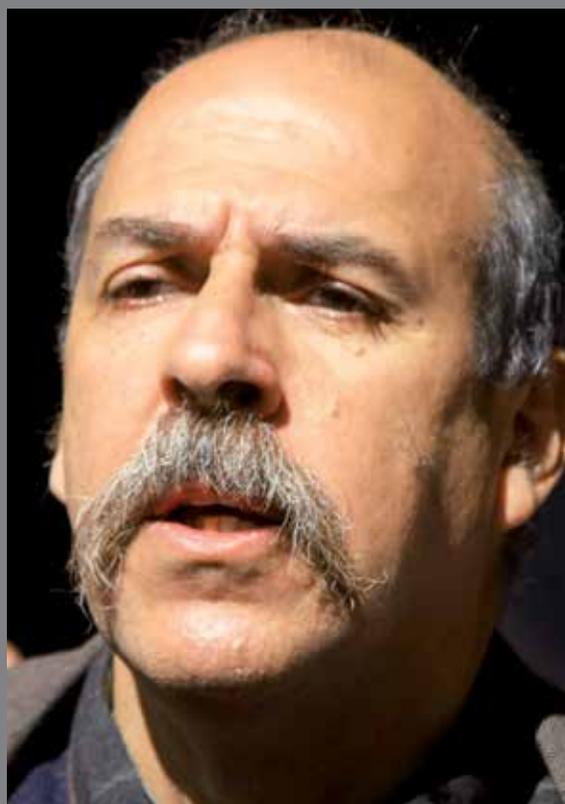
Entre-temps, les colons européens mouraient, repartaient, ou s'installaient comme artisans ou clercs à Béjaïa, qui devenait le seul centre européen véritablement important dans la région.

De nouveaux colons se faisaient attendre, et le mouvement pris forme surtout dans l'autre sens, quand de plus en plus de Kabyles décidèrent de prendre le bateau pour la France, pour ensuite réinvestir l'argent gagné dans leurs terres.

La situation décrite par Sabatier n'était donc qu'une parenthèse. Et quelle ironie que les villes que son imagination voyait déjà éclore tout au long de la vallée ne vinrent que beaucoup plus tard, en guise d'autant de camp de concentration, lors de la guerre qui allait sonner le glas de l'occupation française !

En conclusion, nous pouvons affirmer que cette monographie, pour ce qu'elle dit et pour ce qu'elle ne peut pas dire, constitue un document historique précieux. Sa réédition va certainement encourager les recherches sur l'histoire de la région – en se basant sur des traces archéologiques, sur des documents coloniaux, mais surtout sur l'exploitation des manuscrits des Zawiyya – Instituts de la région.

BIOGRAPHIES



Djamil Aïssani est professeur de mathématiques à l'Université de Béjaïa et Directeur de Recherche au C.N.R.P.A.H. Alger. Avec ses amis du mouvement associatif (Med-Action, Etoile Culturelle, Amsed, Asirem, comités de village, associations religieuses,...), il a été associé à de nombreuses études sur Akbou et sa région [édition de Monographie, réhabilitation de prestigieuses Zawiyya – Instituts (Chellata, Taslent, Tamokra, Boudjellil, Seddouk ou Fella, Amalou,...),...]. Invité par l'émission «*Carnets d'Algérie*» de Radio Chaîne III consacrée à Akbou (2012), il y avait analysé les éléments historiques contenus dans la monographie de Sabatier.



Judith Scheele est anthropologue et Post-doctoral Research Fellow à All Souls College, Université d'Oxford. Elle a effectué des terrains de recherche en Kabylie, dans le Sahara algérien, au Nord du Mali et, plus récemment, au Nord du Tchad. Parmi ses publications, citons *Village Matters: Knowledge, Politics and Community in Kabylia, Algeria* (Oxford, 2009) et *Smugglers and Saints of the Sahara: Regional Connectivity in the Twentieth Century* (Cambridge, 2012).

Akbou en Kabylie

Par Auguste Sabatier

Akbou, dont le nom signifie, selon les uns, tombeau voûté, et selon les autres, lieu où tout est en abondance, est situé en Kabylie, dans la province de Constantine, par 36° 32' 20» de latitude Nord et 2°, 18' 10» de longitude Est, à 325 mètres d'altitude. Ce village se trouve à 1,500 mètres de distance de la Soummam, à 72 kilomètres Sud de Bougie à 30 kilomètres Nord de Béni-Mansour, et à 822 kilomètres Sud de Marseille.

C'est le chef-lieu d'une commune de plein exercice qui a une étendue de 52,000 hectares dont 8,000 de terre labourable. C'est en même temps le chef-lieu d'un canton important.

Ce canton est borné au Nord par la commune mixte de Sidi Aïch, au Sud par celle de Beni-Mansour, à l'Est par celles de Bordj-Bou-Arréridj et du Guergour, et à l'Ouest, par celles des Zasgah ou Haut-Sébaou, de l'Arbah ou Fort-National et d'Aïn-el-Hammam ou Djurjura.

La population du canton se compose de 749 Européens, de 318 indigènes naturalisés français et de 46055 indigènes répartis dans les sections d'Ichou-Tazmalt, Ighzer-Amokran, Amalou, Seddouck, l'Agane et Ighil-Timtidit et dans les cinq tribus des Beni Millikeuch, Beni-Aïdel, Illoulas, Beni-Abbès et Ouzellaguen.

C'est une population de 37 habitants par kilomètre carré, proportion supérieure à celle de l'Espagne, du Portugal et de certains départements français. Encore est-ce là un minimum, beaucoup d'indigènes omettant de déclarer leurs femmes et leurs jeunes enfants.

Le village d'Akbou est bâti sur un plateau dominé par un fortin destiné à protéger la population européenne et à lui servir de réduit en cas d'insurrection.

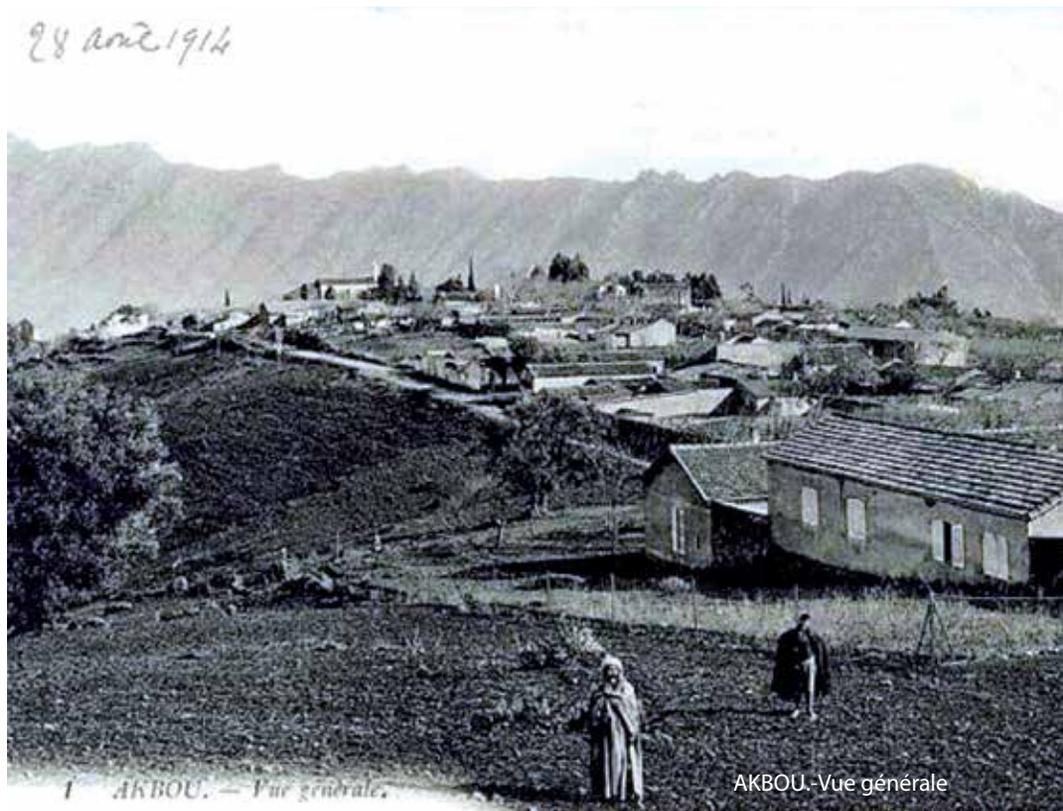
Il domine à son tour une colline bizarre, affectant la forme d'un cône tronqué à bases parallèles, qui est connu dans le pays sous le nom vulgaire de Piton et qui se dresse dans la plaine à 2 kilomètres de distance.

Ce piton est un composé de travertin, de peroxyde de fer et de calcaire qu'exploitent les tailleurs de pierre. Sur ses flancs, l'on voit d'assez jolies grottes qui

servent de terrier aux porcs épics, aux hyènes et aux chacals.

Il est couvert de broussailles et de pâturages où paissent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres. Des compagnies de perdrix y ont élu domicile.

Sur le versant occidental du piton, à cent cinquante mètres de la route qui conduit de Bougie à Beni-Mansour, se dresse un tombeau romain bien conservé. Malheureusement les inscriptions qui l'ornaient, ont été enlevées et transportées en France, lors de la conquête de la Kabylie.



Document Document

D'après la tradition, ce tombeau, que les Kabyles appellent Marabout, aurait été élevé à la mémoire d'un des gouverneurs romains de la ville d'Ausum, l'Akbou actuel.

Lorsqu'on arrive à Akbou par la route de Bougie, le pays a tout à fait l'aspect qui s'offre au voyageur débouchant des Vosges dans la Haute-Marne, tant la vallée de l'Oued-Sahel ressemble en cet endroit au remarquable plateau de Langres, avec ses montagnes dentelées, ses milles découpures et la riante colline sur laquelle est bâti le village.

Au milieu de ce paysage, la capricieuse Soummam développe ses méandres. Des bois d'oliviers et de figuiers entourent les habitations et à l'horizon se déroule un

cercle de montagnes gracieusement mamelonnées. Ce sont les sommets bleuâtres des massifs de Chellata et de Tirourdda.

La vue qui s'étend du côté du confluent du Bou-Sellam et de l'Oued-Sahel qui des lors prend le nom de Soummam, n'est pas moins pittoresque. Le cours d'eau resserré entre le Piton et la chaîne des Beni-Aïdel, qui ressemble de loin à la lame d'un rasoir ébréché, semble disparaître dans un lointain vaporeux. Les jours de brume, on se croirait, l'imagination aidant, à l'entrée du Bosphore ou à l'ouverture du détroit de Messine.

L'Oued-Sahel ou Soummam, la principale rivière de la Kabylie, prend sa source dans le Dira (1,813° d'altitude); elle coule d'abord de l'Ouest à l'Est dans la province d'Alger où elle arrose la

ville d'Aumale. Elle baigne Bouïra sous le nom d'Oued-Eddous et perd ce nom à Aïn-el-Snam, pour prendre celui d'Oued-Sahel qu'elle garde jusqu'à Akbou.

Après avoir dépassé Beni-Mansour, elle pénètre dans la province de Constantine au confluent de l'Oued-Chacroun, qui descend des pentes douces d'un contrefort du Djurjura, puis elle s'infléchit légèrement vers le Nord pour aller se jeter dans le golfe de Bougie, à quatre ou cinq kilomètres de cette ville, après un cours de 280 kilomètres.

Elle reçoit d'importants affluents et surtout un nombre considérable de torrents parmi lesquels, sur la rive droite, l'Oued-el-Snam, au caravansérail; l'Oued-Adjiba, au relai Bonnifay; l'Oued-Helrirou rivière salée, qui descend des Bibans ou Portes de fer, au Bordj de Beni-Mansour; l'Oued Guindouz à Ichou l'Oued BouSellam, à Akbou l'Oued-Amalou et l'Oued-Seddouck près de Hulakou l'Oued-el-Arrach, près de Sidi-Aïch l'Oued-Tabouda, près d'El-Hatin et l'Oued-Amizour, non loin du village de ce nom sur la rive gauche, l'Oued-Takaroust et l'Oued-Arbalou qui arrosent le territoire de Maillot; l'Oued-Chacroun, dont la source est au pied du village Kabyle de Cheurfa l'Oued-Cantour ou Mellikeuch, dont les eaux abondantes arrosent Tazmalt l'Oued-el-Agane, qui arrose Timtidit; l'Oued-Iloula, cours d'eau dévastateur dont la source est au Chellata, l'Oued-Tighit qui a aussi sa source au Chellata l'Oued-el-Azibe-el-Cheikh, qui arrose le village de ce nom l'Oued-M'Chaâb dans le domaine de Lavallière l'Oued-Allouïn et l'Oued-Ighzer-Amokran, qui arrosent plusieurs fermes isolées l'Oued-Takritx et l'Oued-Roumila qui descendent tous deux de la forêt d'Akfadou.

Dans la vallée de l'Oued-Sahel, on trouve également des sources ferrugineuses, des eaux sulfureuses, des fontaines d'eau gazeuses, alcalines, bicarbonées. Les unes sont saumâtres ou salines, d'autres d'excellente qualité pour l'alimentation.



Après qu'elle ai reçu a Akbou le Bou-Sellam, torrent venu des montagnes de Sétif, par un chemin tortueux, dans les gorges sauvages du Guergou, la Soummam, large désormais de 150 a 400 mètres, devient un des plus importants cours d'eau de l'Algérie. Il est l'artère centrale du pays et sert de limite à la grande et à la petite Kabylie.

Les contrées qui s'étendent au delà de l'une et de l'autre rive se ressemblent du reste par la langue, par les mœurs, par les institutions des habitants, ainsi que par le climat.

La vallée de l'Oued-Sahel est bornée d'un côté par le versant oriental du Djurjura, et de l'autre par une série de montagnes schisteuses, sans direction ni dénomination générale, formant autant de régions aussi pittoresques et non moins peuplées que les flancs du Djurjura lui même, et constituant un massif dont le Djebel-Takhtout, rattaché au Mégbis, au Djebel-Hacel, au BouTaleb, au Djebel-Youssouf et aux Babords pourrait être le centre.

On sait que, de même que toute la Berbérie, l'Afrique française se divise en Tell, en Steppes et en Sahara. Or Akbou se trouve dans le Tell proprement dit, mais au milieu d'un fouillis de petites montagnes et de gorges profondes courant dans toutes les directions.

Les principaux sommets des environs sont Lalla-Khaddidja élevé de 2,300 mètres; le col de Tirourda qui n'a pas moins de 1,525 mètres Tizi-Bert, point culminant du Chellata (1,765 mètres); le col du Chellata qui en a 1485 Boni et Guélâah dans les Beni Abbès; le mont Trouna, pic saillant des Beni-Aïdel, la chaîne du Guel-d'Hammam qui ont 1,300 mètres d'altitude le col de Mecheria et le col d'Akfadou qui atteignent 1,569 mètres. Les versants de presque toutes ces montagnes sont garnis de magnifiques chênes



verts et de gigantesques cèdres du Liban. Quelques-uns de ces arbres, plusieurs fois séculaires, ont plus de 15 mètres de circonférence.

Grâce aux étages successifs du relief du sol, ces essences amies des longs hivers, sont voisines des orangers qui embellissent les villages placés au pied de ces crêtes.

Comme le sol de la vallée de l'oued Sahel est constitué par un terrain d'alluvions reposant sur une base schisteuse d'abord, argileuse ensuite, il est mobile, et les nombreux ruisseaux, rivières ou torrents qui descendent des montagnes avec une grande pente, n'ont pas de peine à entraîner, surtout quand ils sont grossis par les orages, de la terre, des pierres, des débris organiques qu'ils charrient jusque dans le lit de la Soummam. Il en résulte que celui-ci devient extrêmement vaseux; l'apport renouvelé à chaque pluie est considérable, et bien que la rivière ait un fort courant, il s'en fait de beaucoup qu'elle balaye toutes ces déjections.

Les Indigènes et les Européens obligés de la traverser fréquemment, font une étude des gués; car en beaucoup d'endroits on courrait le risque de s'enfoncer dans les vases.

Ajoutons que presque nulle part la Soummam n'a de berges, qu'elle étend irrégulièrement son lit sur un espace atteignant parfois un kilomètre, qu'en certains endroits elle se divise en six ou sept branches qui se réunissent, se séparent, s'entrelacent pour ainsi dire, formant dans la vallée comme les mailles d'un filet inextricable, changeant au gré des orages. En été la plupart des branches sont desséchées, il reste à leur place une boue profonde, fétide et noirâtre, mine épuisable de miasmes pestilentiels. C'est le fléau de la contrée, l'origine de la fièvre qui disparaît cependant peu à peu à mesure que l'on fait des plantations d'eucalyptus, à mesure que le reboisement s'opère sur les coteaux et que la colonisation progresse par le défrichement, l'ameublissement du sol et le développement de la science agricole.

Document Document

C'est dans cette vallée, dont la largeur ne dépasse pas trois kilomètres, qu'après la formidable insurrection de 1871, le vice-amiral, comte de Gueydon, Gouverneur général de l'Algérie, résolut de créer des centres de colonisation.

Il obéissait certainement à des considérations d'ordre politique et militaire; mais il avait aussi le désir d'ouvrir sur le champ à l'activité de la colonisation européenne cette belle vallée. Il savait qu'en faisant défricher ces plateaux à peu près incultes, il préparait la création de centres de population, qui, dans l'avenir, donneraient naissance à des villes importantes.

Peut-être même entrevoyait-il le jour où il serait possible de créer un nouveau département, dont Akbou serait le chef-lieu et qui porterait le nom de Kabylie. Akbou, dans sa pensée, devait être le foyer autour duquel rayonneraient Philippeville, Sétif, Aumale et Dellys.

Tout était fait pour encourager l'amiral de Gueydon. Voulant créer dans cette vallée des exploitations agricoles, n'avait-il pas un terrain à peu près vierge, une plaine admirablement arrosée ? Or, qui ne sait qu'en Algérie, avec de l'eau, on peut tout espérer ?

Du reste, on n'avait qu'à marcher sur les traces du peuple roi qui pendant de si longues années a occupé cette région. Akbou, en effet, est bâti sur l'emplacement d'une cité romaine qui se nommait Ausum.

C'était, d'après Salluste, une ville admirablement située sur la rive gauche du fleuve Muluka, au pied occidental d'une colline inaccessible. C'est cette colline qu'on nomme le Piton et qui porte sur ses pentes le tombeau dont nous avons parlé.

Ausum s'étendait de ce tombeau aux gorges de l'Oued Illoula, à l'endroit même

où l'on voit aujourd'hui un magnifique bois d'oliviers séculaires appelé Raffoum par les gens du pays.

Il n'est resté aucune trace bien déterminée de cette antique cité. On est forcé de s'en rapporter aux récits légendaires des indigènes et aux quelques mots que l'on trouve dans l'ouvrage du biographe de Jugurtha. Espérons que des fouilles sagement dirigées nous permettront de reconstituer son glorieux passé.

Le piton dont parle Salluste était couronné par une citadelle qui protégeait la ville.

Lorsque Marius eut enlevé Capsa à Jugurtha, il s'avança vers l'ouest, franchit le Muluka qui séparait les états de Jugurtha de ceux de Bocchus et attaqua ce piton. Ses efforts furent d'abord inutiles, et s'il finit par triompher de cet obstacle qui semblait insurmontable, il le dut à la ruse d'un de ses Liguriens qui fit tomber la forteresse entre ses mains.

Les seules ruines qui attestent l'existence de l'antique Ausum, sont le tombeau en pierre de taille du piton et d'énormes monolithes, espèces de blocs calcaires, taillés comme lui à quatre côtés, que l'on trouve presque totalement enfouis dans le terrain d'alluvion sous lequel dort la vieille ville. Il est facile de constater que l'Oued Illoula a plus d'une fois déplacé son lit et a séjourné longtemps sur l'emplacement de la ville romaine.

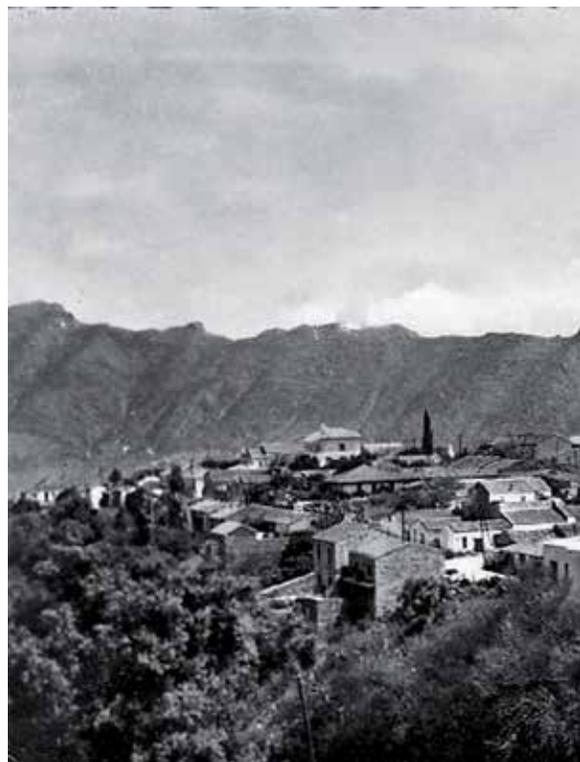
A cinq kilomètres en aval d'Akbou, au village de l'Azibe-el-Cheikh, on signale également des pans de murailles cimentés et des restes de cénotaphes. J'ai trouvé dans l'un d'eux une balle bronzée dont se servaient les frondeurs et un lacrymatoire. Ces deux objets sont déposés dans le musée scolaire d'Akbou.

Douze kilomètres plus loin, sur la rive droite de la Soummam, à Mulakou, on a trouvé aussi des chapiteaux admirablement conservés, des restes de mosaïques,

des pièces de monnaie. Il est facile d'y suivre les traces d'un aqueduc qui conduisait l'eau dans une citerne voûtée et de distinguer les gradins d'un large escalier menant au sommet du mamelon qui domine la vallée. A Takritz, à IghzerAmokran, sur la rive opposée il est possible également de trouver des indices de l'occupation romaine.

On constate également que les indigènes de Seddouk-el-Fokani ont employé à la construction de leurs gourbis, toutes les pierres antiques qu'ils ont trouvées, bien que beaucoup d'entre elles fussent couvertes d'inscriptions.

Sebain-Cheir, situé à 12 kilomètres Sud-Est d'Akbou est aussi une ville romaine. Les Kabyles l'appellent « *la ville aux 71 instituteurs*, » ce qui nous donne une idée de sa prospérité aux temps anciens. Une immense nécropole et une zaouïa en ruines sont maintenant les seuls témoins de cette opulence passée.



A 8 kilomètres de Sebain-Cheir, entre les salines de Belagel et Ighil-Ali, près de la forêt de Boni, était aussi une ville romaine que les indigènes nomment Tiachech. On appelle Tchida, les familles qui sont originaires de cette cité en ruines. Leurs descendants se distinguent par leur corpulence et leur force vraiment remarquable. On voit encore à Tiguerthun un sarcophage romain que les Kabyles appellent vulgairement *As~eMa-e/ Djeel*, mot qui signifie littéralement mécréant, homme sans foi ni croyance.

Il n'est pas étonnant que l'on trouve tant de traces du séjour des maîtres du monde sur le sol africain.

Personne n'ignore que la province d'Afrique, qui comprenait la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, était pleine de villes florissantes et extrêmement peuplées.

Elle était surtout le principal grenier de Rome à qui elle fournissait la plus grande partie du blé que réclamaient ses besoins.



Mais cette prospérité disparut avec la domination romaine.

Si nous recherchons la véritable cause pour laquelle les Romains ont abandonné l'Afrique, nous la trouverons d'abord dans la désagrégation et dans le partage définitif de l'Empire. Une cause physique est venue se joindre à cette cause politique. C'est l'excessive sécheresse du pays, c'est la chaleur dévorante qui en peu de temps a anémié et détruit les santés les plus robustes ; c'est aussi les misères des populations tyrannisées par la caste des privilégiés et rançonnées par les incessantes excursions des nomades du Sud.

En outre, on sait que l'Algérie tomba en 420 entre les mains des Vandales. Elle fut plongée dès lors dans une profonde barbarie. L'invasion arabe au VII^e siècle ne fit qu'augmenter ses malheurs.

C'est ce qui explique comment cette riche contrée autrefois si florissante, a vu s'évanouir son antique prospérité. Avec les envahisseurs furent ruinés ces splendides

monuments que les Romains avaient semés sur cette terre privilégiée.

Les Kabyles cependant restèrent fidèles au sol qui les avait vu naître. Très industrieux, ils s'acharnèrent à cultiver un terrain ingrat et sur les pentes abruptes de leurs montagnes, ils étagèrent à grande peine leurs jardins et leurs champs. Ils n'essayèrent pas pourtant de fertiliser les terres de la plaine qui auraient demandé si peu d'efforts.

On a cherché à se rendre compte de cette singularité. On a invoqué des raisons de stratégie militaire et on a parlé de la nécessité de se protéger contre les Arabes conquérants. Mais en adoptant cette explication, on méconnaît le caractère de ces populations énergiques ; on oublie que les Beni-Mellikeuch ont été les derniers Kabyles réduits par nos armes et qu'encore de nos jours, en pleine domination française, ils font parler la poudre pour le moindre prétexte.



Quant aux Beni-Abbès, appuyés sur l'imprenable Guelaâ, leur forteresse, que les Espagnols de Bougie ont peut-être construite, ils se vantent d'être les alliés des Ouled-Makran, seigneurs de la Medjana, descendants de ce Mokrani qui, dans son orgueil, faisait remonter son origine à la noble famille des Montmorency de France.

On sait que Napoléon III en avait fait notre Bachaga de la Medjana et l'avait nommé en 1863 chevalier de la Légion d'honneur. En 1871, Mokrani fut l'âme damnée de l'insurrection. Il fut tué les armes à la main par une balle française à l'Oued-Soufneth, près de Palestro. Ses compatriotes rapportèrent son cadavre à Guelaâ, où il repose dans le tombeau de ses pères.

Les Beni-Abbès et les Beni-Mellikeuch se sont toujours d'ailleurs signalés par leurs qualités guerrières. Au moment le plus florissant de la domination des Beys, ils ne craignaient pas de rançonner les cara-

vanes turques qui s'aventuraient dans la Kabylie.

Ce ne sont donc pas des motifs de stratégie qui ont amené ces fiers montagnards à désertier la plaine. Il faut chercher la cause de cet abandon dans l'insalubrité qui règne dans les bas-fonds. A peine si les bergers s'aventurent encore aujourd'hui à y conduire leurs troupeaux. Les Romains eux-mêmes, avaient adopté cette manière de faire.

Car ils n'ont laissé dans la vallée que quelques vestiges d'une occupation purement militaire, tandis que sur les hauts plateaux de la province de Constantine on rencontre à chaque pas d'indestructibles débris qui sont autant de témoins attestant que jadis habitait là une population considérable.

Autour des sources thermales même, par exemple au Hammam des Ouled-Sidi-Yaya, à 4 kilomètres Sud-Est d'Akbou, on n'a trouvé également aucune trace d'éta-

blissement romain. Or les archéologues savent combien des faits de cette nature sont rares en Algérie.

Quand la Kabylie tomba sous notre domination, quelques Marabouts, poussés par l'autorité militaire, essayèrent de s'établir dans la plaine et y construisirent ce qu'en langue du pays on nomme des azibes, lieux de refuge pour les troupeaux et les bergers. La ferveur religieuse peupla bientôt ces azibes mais les habitants furent promptement décimés par les maladies. Cependant quelques uns de ces asiles subsistent encore; le plus florissant est celui de Ben-Ali-Chérif notre ancien Bachaga de Kabylie.

Mais, d'une façon générale, on peut dire que la vallée de l'Oued Sahel, au moment de l'occupation française, passait pour insalubre et était à peu près inculte et inhabitée, surtout si on la compare à la région montagnaise.

C'est au lendemain de nos désastres de 1871, que remonte la création de centres de population dans la vallée de l'Oued-Sahel. C'est alors que l'amiral de Gueydon fonda la ville d'Akbou.

Akbou n'a pas encore atteint les hautes destinées qu'avait rêvées son fondateur et cependant de nombreuses constructions s'y sont élevées dans ces derniers temps. Un hôpital civil et militaire a remplacé la modeste ambulance en planches établie à la création du village, un fortin flanqué de batteries et de bastions, occupé par une compagnie d'infanterie, protégeait la ville, le cas échéant une belle caserne a été construite pour la gendarmerie, le Bordj sert de bureau et de logement à l'administration départementale de la commune mixte. Une école laïque de jeunes filles et une école arabo-française de garçons ont été nouvellement bâties et sont fréquentées par 96 élèves.

On trouve aussi à Akbou tout le personnel de fonctionnaires que possèdent les centres de population les plus favorisés : une justice de paix avec un juge et deux suppléants, un représentant du ministère public, un interprète judiciaire assermenté, un greffier notaire, un huissier français, un autre huissier indigène, un cadî notaire, des assesseurs et des aouns. Il y a également un receveur des domaines, un receveur municipal, sept à huit employés des ponts et chaussées, un docteur de colonisation, un inspecteur de police, des gardes champêtres, etc., etc.,

Créé en 1872, le village d'Akbou, dont le nom officiel, qui n'a malheureusement pas prévalu, est celui de Metz, a du traverser depuis sa fondation beaucoup de misères et essuyer pas mal d'ennuis. Car tout n'est pas rose au début d'une colonisation en pays conquis.

Son peuplement et son administration furent d'abord confiés aux soins du bureau arabe, qui céda plus tard la place à l'administration départementale. Akbou est depuis un an érigé en commune de plein exercice, ayant son maire, ses adjoints, ses conseillers municipaux et son conseiller général pour défendre en haut lieu ses intérêts, exposer ses besoins et faire part de ses aspirations à qui de droit. Grâce à l'ouverture prochaine de la voie ferrée qui reliera Bougie à Beni-Mansour, grâce à l'augmentation de la garnison, grâce à l'extension de la propriété individuelle, grâce aussi à la création de barrages et de nombreux canaux d'irrigation, l'avenir d'Akbou est désormais assuré.

Parmi les villages qui sont dans les environs d'Akbou, nous citerons Tazmalt, Ichou, Ighzer-Amokran, et Seddouck. Le nom de Tazmalt signifie campement de la Smala. C'est, comme on le voit, la désherborisation, du mot Smala, qui a lui-même le double sens de camp

d'un grand chef arabe et de ferme cultivée par des spahis.

Le bordj de Tazmalt a été construit sur un contrefort du Djurjura qui s'avance jusqu'à une distance d'environ un kilomètre de l'Oued-Sahel. Il est destiné à protéger le village du même nom et à servir de refuge à la population, le cas échéant. Dans le bordj sont renfermés la mairie, la salle d'audience foraine, l'église, l'école mixte et le logement de l'instituteur.

Au Nord-Ouest de Tazmalt coule l'Ighzer ou Gantour qu'on nomme aussi Oued-Mellikeuch. Il y a peu d'années encore, ce cours d'eau se divisait, à quelques centaines de mètres du bordj, en deux branches séparées par un petit monticule.

L'une de ces deux branches passait immédiatement au pied du bordj, l'autre plus considérable, qui est la seule existant aujourd'hui, coulait en s'éloignant constamment du contrefort, pour aller se jeter dans la Soummam, à plus de deux kilomètres Nord-Est.

La suppression de la première branche a été causée par un phénomène naturel très fréquent dans la contrée, l'apport par les cours d'eau de matériaux nombreux : terre, pierres, troncs d'arbres, débris de toute sorte.

Un phénomène analogue peut s'observer actuellement dans le lit de l'Oued-Iloulou, près d'Akbou, que traverse, depuis 1879, un pont métallique à deux arches de 40 mètres de long. En cinq ans, le lit de la rivière s'est tellement exhaussé qu'il est aujourd'hui sans berges et se trouve au niveau des terres qui là bordent. Voilà la dixième fois peut-être que ce cours d'eau a changé de lit.

C'est en aval de l'obstacle ainsi formé par la nature, à l'ancien point de bifurcation

de l'Ighzer, c'est-à-dire dans l'ancien lit du torrent qu'a été construit le village de Tazmalt.

Des le principe, il devait être installé aux environs du bordj, ce qui eût été préférable, mais ce projet fut rejeté par la commission des centres.

Depuis sa création, Tazmalt a vu les plantations se multiplier auprès de lui. C'est un des plus gais villages de l'Algérie. Les colons se sont mis hardiment à y cultiver la vigne, qui réussit très bien et ils fabriquent un vin qui est excellent malgré son petit goût du terroir.

La section des fermes isolées d'Ichou, rattachée officiellement au village de Tazmalt, se compose de sept à huit habitations cachées dans un des plus grands bois d'oliviers qu'il y ait en Algérie. Les heureux colons qui ont eu en partage ce magnifique territoire se sont trouvés tout d'abord dans une situation matérielle exceptionnellement favorable.

Ichou est situé sur la rive droite de l'oued Sahel à 6 kilomètres Nord-Est de Tazmalt et à 12 kilomètres Sud-Est d'Akbou. En face d'Ichou, sur la rive gauche de l'Oued Sahel, se trouvent établies sur de toutes petites collines, aux lieux appelés Agane et Ighil-Timtidit, six à sept fermes isolées qui font en grand l'exploitation des céréales, et où on plante en ce moment de beaux vignobles.

Tazmalt, Ichou, l'Agane et Igbil-Timtidit, renferment une population européenne de 257 habitants et de 20 indigènes naturalisés français.

Sur les deux rives de l'Oued Ighzer-Amokran, dont le nom signifie « grand ravin, » le long de la route de Bougie, à une distance moyenne de 500 mètres de l'Oued Sahel, s'étalent une quinzaine de fermes isolées ayant plus de 100 hectares de bonne terre.

Document Document

Ce sont de véritables modèles d'installation agricole. C'est là que se trouvent les usines à huile de M. Adolphe Puget, de Marseille, et de MM. Cyrille et Bataille. On y construit en ce moment une distillerie, et une exploitation forestière y est en voie de création.

Le tracé de la voie ferrée de Bougie à Beni-Mansour, qui suit cette belle vallée, en fera un des plus riches cantons de l'Algérie.

Ighzer-Amokran est situé à 12 kilomètres Nord d'Akbou, aux pieds des cols de Méchéria et d'Akfadou. Six kilomètres en aval, entre Ighzer-Amokran et Sidi-Aïch, on rencontre le riche plateau de Taklitz, bien connu des chasseurs et où les archéologues admirèrent de belles ruines romaines. Au pied de ce plateau on a lancé sur la Soummam un superbe pont métallique de 75 mètres de long, destiné à livrer passage à la route qui conduit à Seddouck, village nouvellement créé.

Le mot Seddouck veut dire barrage. Le centre européen actuellement en peuplement, est situé dans une dépression du plateau de Takhatz, au lieu dit Tizi-Djemmâh, entre les villages de Sidi el Moufouk, où existe encore aujourd'hui une zaouia en renom, de Takhatz, résidence du cheik des Musna et de Seddouk-el-Fokani, où habite le cheik des Beni-Aïdel, et qui se vante d'avoir donné naissance au cheik El-Hadded, principal moteur de l'insurrection de 1871. La fameuse zaouia que Cheik-el-Hadded avait fondée dans ce village est aujourd'hui entièrement tombée en ruines.

On distingue aussi près de l'oued Seddouck un autre village qui s'appelle Seddouck-el-Lotani. El-Fokani et Ou-Fellah signifient tous en kabyle en haut. El-Lotani et Ouadda, veulent aussi dire indistinctement en bas.

Le village européen de Seddouck est situé à 24 kilomètres Nord Est d'Akbou il est dominé par le mont Trouna et abrité du vent du Sud par la chaîne des Beni-Aïdel, et à l'Ouest par une foule de petits monticules schisteux qui bornent l'horizon.

L'heureuse disposition de ce plateau le rend très propice à la culture de la vigne; aussi, bien que le village ne compte encore que 38 colons, on y voit déjà 12 à 15 hectares de terre plantés en vigne; le territoire est riche en figuiers, oliviers et grenadiers. Les ravins décèlent de beaux jardins et des vergers bien plantés.

Seddouck était jadis la terre sacrée des Kabyles, le centre de leurs castes religieuses, le lieu où la jeunesse mahométane venait apprendre le Coran et les Canouns ou lois musulmanes.

Ce village est appelé à un bel avenir; il est dominé par un réduit dans lequel on a creusé une immense citerne revêtue en ciment.

Les eaux de ce réservoir sont distribuées par des bornes-fontaines dans les rues du village qu'on a planté de jolis platanes, si bien que ce centre en création sera plus tard un véritable nid de verdure.

Seddouck et Akbou sont reliés, sur la rive droite de la Soummam, par une série de fermes isolées d'une grande richesse et d'une superficie de plus de cent hectares.

Mais les deux plus beaux fleurons de la haute vallée de l'Oued Sahel sont les deux domaines de la Vallière et de l'Azib-el-Cheikh.

La Vallière s'étend sur une superficie de 250 hectares entre l'Oued-Allouin et l'Oued-M'chaab. La villa, la ferme d'exploitation, l'usine à huile se cachent au milieu d'une véritable forêt d'orangers,

d'oliviers et de figuiers.

L'Azib-el-Cheikh qui, comme le précédent domaine, est traversé par la route de Bougie, est arrosé par l'Oued-Azibe. Borné au Nord par l'Oued-M'chaab, au Sud par l'Oued-Tighit, à l'Est par la Soummam; il peut arroser presque entièrement ses 1200 hectares. Le propriétaire, Ben-Ali-Chérif, est fier de son bois de 20.000 oliviers, de ses 35.000 figuiers, de ses 500 orangers et des innombrables arbres fruitiers qui peuplent ses jardins, C'est sans contredit la plus belle ferme de toute la contrée.

Rien n'est plus varié que les diverses races qui constituent la population du pays d'Akbou. Il faudrait une profonde érudition pour se reconnaître au milieu de ce chaos ethnologique, d'autant plus que le massif du Djurjura, comme l'Ouchda, dans la province d'Oran et la Kroumirie en Tunisie, a toujours été une sorte de citadelle qui, ne laissant pas facilement pénétrer les conquérants de l'Algérie, a sans cesse offert un refuge assuré aux déserteurs de tous les pays.

Mais les deux races qui y prédominent, ce sont les Kabyles ou Berbères, maîtres immémoriaux du sol, et les Arabes, nomades d'instinct, conquérants du pays. On y trouve aussi des noirs du Soudan aux grosses lèvres, au nez épaté, aux cheveux crépus.

Des aventuriers de toute race ont trouvé asile dans ce massif. C'est ainsi que je connais dans la grande tribu des Beni-Yala, commune mixte du Bordj-bou-Arridj, un ancien brossier du colonel Tartas, originaire de Caen, qui, déserteur depuis 45 ans, s'est fait circoncire et vit de la vie des indigènes après avoir changé son nom de Fleury contre celui d'Abdel-Melleck.

Les Kabyles composent cependant la majorité des habitants. Certains publicistes ont affirmé que les Kabyles seraient facilement assimilables et que ces montagnards laborieux entreraient dans un avenir peu éloigné dans la grande famille française. Ce rêve, je le crains, n'est pas près d'être réalisé. Tant que l'ignorance sévira parmi eux, tant qu'ils obéiront servilement au Marabout, tant qu'ils subiront l'action pernicieuse des santons, des conteurs arabes, des Kouans, sorte de jésuites musulmans, des Aïçaouas et des chefs indigènes, l'heure de la fusion des races ne sera pas prête à sonner.

Il vient de mourir à Ould-Mateur, entre Timsaout et Fréa, dans la tribu des Beni-Ourtilan, commune mixte du Guergour, un vieux marabout, âgé de 95 ans, du nom de Sidi-Yaya ou Amoudhi.

Ce patriarche était le saint vénéré du Cercle d'Akbou et de la haute vallée de l'Oued-Sahel. Il aurait soulevé contre nous toute la contrée, s'il l'avait voulu, et les indigènes lui auraient obéi comme un seul homme. Bien qu'il vécut de charité, c'était lui qui rendait la justice et presque tout le monde s'en rapportait à ses décisions.

Tant que des influences de cette nature règneront dans le pays, on ne saurait espérer d'amener cette fusion des races qui, seule, peut assurer sans conteste notre domination en Kabylie.

Comme je n'ai pas eu à ma disposition tous les instruments nécessaires pour étudier avec précision les conditions météorologiques dans lesquelles se trouve la région dont Akbou est le centre, les renseignements que je donnerai ne seront pas des plus complets. Je vais me contenter de consigner les observations que j'ai pu faire pendant les mois de juin, juillet, août 1877. J'ai constaté pendant ces trois mois une moyenne de 29°,5 à sept heures du matin, de 38°,7 à 2 heures de l'après-midi, et de 28°,2 à six heures du soir. Cette année est

certainement exceptionnelle; car le sirocco ne cessa pas un instant de souffler sur le pays.

D'une façon générale, on peut dire qu'il n'y a à Akbou que deux saisons réellement bien tranchées. En effet, dès que les orages et la pluie ont commencé à s'abattre sur la vallée, c'est-à-dire depuis une date qui varie entre la seconde quinzaine de septembre et la première d'octobre, le temps prend une physionomie qu'il ne quittera plus jusqu'à ce que les pluies cessent, ce qui n'arrive guère que fin avril. Cependant, il est difficile de constater un hiver proprement dit.

Jamais le thermomètre n'est descendu à zéro, et de mémoire d'homme, on n'a vu de neige dans la vallée. Si les mois de décembre et de février présentent parfois une moyenne de température un peu moins élevée que les autres, il n'en est pas moins certain que très souvent ce sont eux qui constituent les mois vraiment printaniers. Souvent en effet, la pluie fait relâche et la température reste quand même douce et agréable.

La vallée apparaît alors verdoyante et ensoleillée, tandis que les sommets du Djurjura, de Beni-Aïdel, des Beni-Abbés, des Ouzellaguen de Taourrit et de Toudja sont à l'horizon couverts de neige. C'est l'époque de l'activité et du travail.

Ainsi, au point de vue météorologique, l'année à Akbou comprend une saison chaude de mai à octobre, et d'octobre à mai une saison mal déterminée. Ce n'est ni l'automne, ni le printemps, ni l'hiver. On pourrait l'appeler la saison pluvieuse si elle n'était pas mêlée d'intervalles très inégaux mais souvent très longs de beaux temps.

L'influence des agents météorologiques et particulièrement celle de la chaleur et des vents du Sud qu'accompagnent toujours, par la suite une évaporation active, le dessèchement des marais et des petits cours d'eau et la production de miasmes pestilentiels, amènent beaucoup de maladies dans la vallée de l'Oued Sahel comme d'ailleurs dans tout le reste de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie.



AKBOU - Rue d'Igram et Justice de Paix

Document Document

Cette année, pendant la terrible période de sirocco que nous avons traversée, les constitutions les plus robustes ont été ébranlées par la chaleur étouffante (44° à l'ombre) qui pendant dix-huit jours a rôti le pays. Rien n'a résisté à cette température brûlante. On a même vu la vigne et quelques arbres radicalement grillés.

Le climat de l'Oued Sahel dépend du reste surtout des vents qui règnent dans cette vallée. En raison de la direction constamment perpendiculaire à la mer et de l'élévation considérable des montagnes qui la bordent, les vents d'Est et d'Ouest y sont à peu près inconnus. On n'y constate guère que les vents du Nord et les vents du Sud qui y sont d'une violence extrême. Le vent du Nord peut même être considéré comme quotidien. Il se lève généralement vers onze heures du matin pour tomber à cinq heures du soir environ.

Toutefois le vent du Sud, le sirocco, prend souvent la prédominance, surtout en été, et arrive parfois même à neutraliser complètement les courants du Nord.

Il est difficile d'assigner des règles fixes à la marche de ces courants atmosphériques c'est parfois une lutte non seulement de tous les jours, mais de toutes les heures entre ces vents opposés.

Telle année, tel été ne présentent que par de rares intervalles des journées de sirocco, tel autre, au contraire, comme le printemps et l'été de 1877, est caractérisé par des siroccos à peine interrompus et ne voit la brise prédominer durant deux ou trois heures de la journée que pour ramener en quelque sorte des couches d'air brûlant, précédemment apportées par le vent du Sud. Nous avons été, cette année, les témoins de ce phénomène du 1^{er} au 19 juillet. On se serait cru au milieu d'une atmosphère de feu. Le sirocco traversait la vallée, traînant avec lui les sables de Boucaâda et de Touggourth, desséchant dans sa course vertigineuse, marais et cours

d'eau et élevant la température des degrés voisins de ceux que l'on observe dans les régions sahariennes. Mais il y a aussi des années où les brises du Nord ont le dessus.

C'est ainsi qu'en 1882 et pendant tout le printemps de l'année courante, le sirocco n'a presque jamais fait sentir son souffle enflammé. Quant au vent d'Ouest, il est, comme nous l'avons dit, très rare. C'est lui qui amène la pluie.

Il ne faut pas compter pouvoir cultiver sans danger, du moins de longtemps encore, les bords de l'Oued Sahel aux environs d'Akbou, comme on cultive les bords de la Loire et de la Garonne.

Il y aura à lutter pendant bien des années contre des miasmes endémiques et des fièvres paludéennes.

Aussi de grands espaces de terre restent encore incultes dans la vallée et le blé et l'orge ne sont pas cultivés, bien qu'ils produisent à l'hectare cent doubles décalitres de première qualité et qu'ils donnent une farine très nourrissante.

La terre, qui contient de l'argile et de la silice en proportion de 6 à 1, serait plus féconde, si elle était mieux travaillée. Les légumes viennent bien, à condition qu'ils aient beaucoup d'eau. On cultive également avec succès les fèves, le maïs, le sorgho, les pois, les pommes de terre. Les fourrages naturels et artificiels donneraient aussi des produits rémunérateurs.

On cueille à Akbou une assez grande quantité de fruits estimés parmi lesquels doivent figurer les belles figues blanches qu'on exporte au loin par ballots considérables, les excellents raisins rouges, à gros pépins, qui alimentent les marchés d'Alger, de Sétif et de Constantine, l'olive qui donne une huile abondante et de première qualité; la caroube que l'on expédie en France et l'orange sucrée qui sert à la

consommation du pays. Parmi les animaux que l'on élève dans la vallée, sont en première ligne le mulet, au pied solide, compagnon inséparable du Kabyle à qui il sert de monture à travers les sentiers impraticables des montagnes et des ravins. Le mulet est la chose du Kabyle de même que le cheval est celle du Bédouin.

Un autre animal qui rend à l'indigène du Djurjura des services éminents, c'est le modeste bourricot. Cette pauvre petite bête, malingre et patiente, ayant constamment sur le dos une plaie ouverte que son maître entretient à plaisir à l'aide d'un bâton armé d'un clou, est excessivement sobre, si bien qu'on ne saurait dire si elle mange et qu'on ne s'explique pas de quoi elle vit. Cet infatigable animal, qu'il faudrait essayer d'acclimater en France, est employé à toutes sortes de travaux pénibles; il passe aisément par des chemins difficiles, choisit prudemment le gué des rivières, porte de lourds fardeaux et sert de monture aux déshérités du pays Kabyle.

Le bœuf est aussi un animal domestique très apprécié. C'est l'auxiliaire le plus précieux du cultivateur indigène. On en voit ayant tous les pelages et toutes les robes. Il se nourrit d'herbe et de paille, vit en plein air et broute sur les flancs des cotteaux. Fort et courageux quoique de petite taille, il traîne la charrue et s'attelle à la charrette. Il donne à l'homme sa viande, sa peau, ses cornes, ses sabots et ses os.

De nombreux troupeaux de brebis et de chèvres constituent aussi l'une des principales richesses du pays. La race typique de la Kabylie est la race des bruyères répandue dans les cantons où il existe encore de grandes étendues de broussailles. La brebis suffit aux besoins de première nécessité du Kabyle en lui fournissant de quoi se nourrir et de quoi se vêtir. L'indigène sait mettre à profit sa chair, son suif, son lait, sa laine, sa peau et même ses boyaux et ses os et jusqu'à son fumier.

La chèvre est aussi en grand honneur chez les Kabyles qui, comme les Corses, la préfèrent même à la brebis car elle est moins délicate pour sa nourriture et elle endure plus facilement qu'elle les intempéries. Elle affronte les rayons du soleil, ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie. Elle n'est sensible qu'à la rigueur du froid.

Les Kabyles sont très friands de la viande de chèvre et surtout de chevreau. Cette viande fait le fond de leurs ragouts et du couscous. Ils la salent d'abord et puis ils la font sécher au soleil après l'avoir suspendue en chapelets à des cordes devant leurs gourbis enfumés. Quant à la peau, ils s'en servent pour fabriquer des outres où ils conservent l'eau, l'huile, le lait, la semoule du couscous et les figues.

Les tribus du cercle d'Akbou recherchent sur presque tous les marchés de l'Algérie les toisons de brebis qu'ils vont acheter jusqu'à M'Sila, Boucaâda, Tuggurth, Djelfa, Lagouath, Biskra, Souk harras et Tebessa. Les Kabyles préparent ensuite cette laine pour le tissage des burnous que fabriquent les femmes et que les maris colporteurs vont vendre fort cher jusqu'au Maroc et en Tunisie.

On fabrique chez les Illoulas beaucoup d'outils en fer, et chez les Beni-Abbès des objets en bois sculpté et de la bijouterie. L'olivier et le figuier sont les deux arbres par excellence au pays d'Akbou.

Nous n'insisterons pas sur leur importance commerciale, mais nous rappellerons que leurs fruits servent, durant toute l'année, de nourriture aux habitants. En effet, quelques figues sèches, un peu d'huile, un morceau de mauvaise galette d'orge pour le jour, du lait caillé et du couscous pour le soir, voilà la nourriture invariable de nos indigènes.

Le lion, la panthère, l'hyène et le chacal sont assez communs dans les forêts de

mélèzes, de cèdres, de chênes, dans les fourrés d'ifs et de myrtes, dans les massifs de lentisques et de lauriers roses qui couvrent les flancs des montagnes de la Kabylie.

Le pays très giboyeux abonde en lièvres, lapins, perdrix, cailles, poules d'eau, bécasses, tourterelles, poules de Carthage et pigeons ramiers.

Pour compléter ce tableau des ressources de ce coin de la Kabylie, ajoutons qu'on pourrait y exploiter des mines de fer, de plomb, de cuivre, de zinc, de baryte et d'arsenic.

En résumé, le pays d'Akbou est une sorte d'archipel montagneux, creusé par une profonde vallée courant du Sud au Nord et coupé en tous sens par des milliers de petits ravins ayant chacun sa rivière, son ruisseau, son torrent qui alimentent la grande artère de la Soummam.

Tous les terrains géologiques s'y trouvent représentés. A côté de bancs de sable, sont des gisements de poudingues, des tramées de cailloux roulés, des couches de tuf, des terrains crétacés. Le sol arable est tantôt rouge, tantôt noirâtre.

C'est un immense plateau d'une altitude moyenne de 600 à 1200 mètres où, aux temps préhistoriques, dormaient de lacs profonds, remplissant les dépressions qu'on voit encore de nos jours. Ce sont les chotts actuels. Des fleuves abondants faisaient l'office de déversoirs, coulant d'abord paisiblement sur le plateau, se précipitant ensuite dans la mer à travers les vallées du Bou Sellam, de l'Oued Sahel et de l'Oued Melrir, et descendant par une série de rapides et formant, dans la partie inférieure de leurs cours, des plaines d'alluvion et des deltas.

Des soulèvements ont, à diverses époques, abaissé et surélevé la croûte terrestre dans cette région ; c'est ce qui explique pour quoi ce plateau d'Akbou est si tourmenté.

Le sol de la vallée est d'une fertilité exceptionnelle, et, le jour où les chemins de fer donneront aux produits du pays un débouché certain, rien ne pourra arrêter la prospérité de cette contrée.

Que chaque colon prenne donc la chose à cœur et qu'il s'impose l'obligation de faire de sérieux sacrifices dans l'espoir d'une amélioration prochaine.

Déjà les terres sont cultivées avec plus de soin autour des habitations, l'hygiène du colon laisse moins à désirer, les sujets, peu robustes ont disparu et ceux qui restent se sont acclimatés.

Mais, pour que la transformation du pays soit complète, il faut que le colon dirige sa culture lui-même et qu'il guide l'indigène dans l'emploi des procédés européens.

Plus tard, quand le sol aura été remué, fouillé, planté d'arbres, quand les nouvelles générations se seront parfaitement acclimatées, alors seulement on pourra renoncer au travail des Kabyles et cultiver sans danger cette plaine encore insalubre.

En attendant, pour l'installation des habitations, il faut choisir les lieux élevés, la colline plutôt que la plaine, ainsi qu'on l'a fait pour Akbou.

La canalisation de l'Oued Sahel s'impose aussi dans un bref délai. On assainira de la sorte la vallée. Cette opération sera facilement exécutée par une grande compagnie à qui on concéderait les terrains conquis sur la rivière qui, de un kilomètre en largeur, serait réduite à 50 mètres environ. Tout présage donc pour le pays d'Akbou un brillant avenir, et nous ne craignons pas d'affirmer que, malgré les nombreuses épreuves qui attendent pendant quelque temps encore les colons de l'Oued Sahel, le peuplement par les Européens de cette partie de la Kabylie est à l'avance un fait acquis.

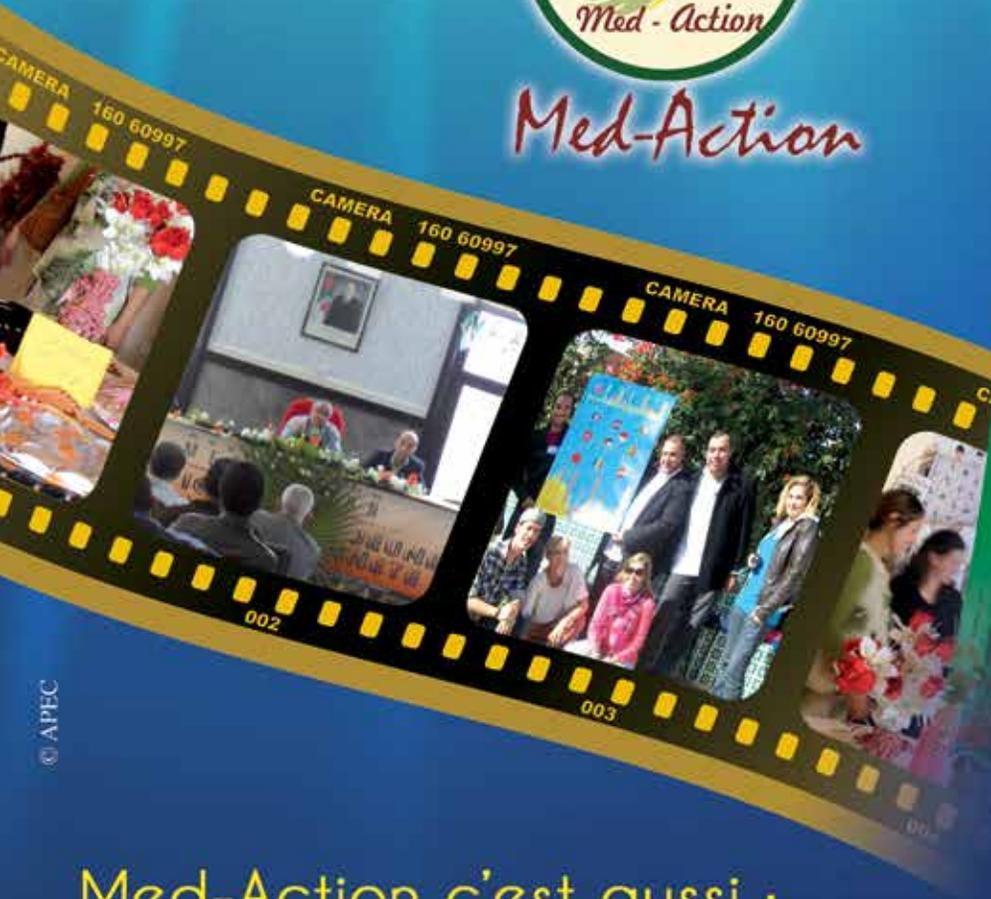
ΕΠΙΧΕΙΡΗΣΗ ΑΚΑΔΕΜΙΑΣ

للشباب و المواطنة

Pour la jeunesse et la citoyenneté



Med-Action



Med-Action c'est aussi :

L'affermissement des liens d'amitié, de fraternité et de solidarité entre les jeunes par des actions visant l'amélioration des conditions de vie, des droits de la personne, de l'enfance et de la formation des jeunes citoyens.

La contribution au rapprochement et au dialogue entre les cultures de la Méditerranée, la promotion de la culture de la paix et la protection de l'environnement.

Nos Partenaires



مؤسسة أنا ليند
الشبكة الجزائرية



ASSOCIATION
France El Djazair

